



2025

Mention Télé-Québec

Geneviève Saindon-L'Écuyer

Ce qu'il reste après le départ

Nous sommes là, tous les deux assis dans ma voiture. Le silence danse entre nous, pesant comme un hiver trop long. On attend que la tienne reprenne son souffle, que son cœur mécanique s'ébroue, se réchauffe.

Devant nous, la grosse vanne blanche, fatiguée, alourdie d'histoires que je ne connais pas. Elle porte en elle le poids d'une vie, celle sans moi. Une existence en transit, un départ sans adieu. Je te regarde à travers la brume de mes yeux. Tant mieux pour moi, ça rendra ce souvenir moins clair.

Toi, tu regardes déjà au loin, là où la route se brise entre-nous. Et moi, je devine déjà l'absence, celle qui viendra plus tôt que tard.

C'est l'heure de se quitter. Le moteur tousse, hésite, puis cède. Un soupir de ferraille et d'huile. Tu tournes la clé une dernière fois, et dans le rétroviseur, je ne sais plus si c'est la buée ou l'aurevoir qui trouble ma vision.

Je reste là, figée sur le bord du stationnement, alors que tes phares rouges se fondent dans l'aube de la ville. Le vent vient s'accrocher à moi, glissant jusque sous ma peau, me glaçant les os, comme pour me rappeler que le printemps n'a pas encore gagné la bataille.

Je pourrais rentrer. Ouvrir la porte de mon appartement comme si je déverrouillais un passage secret, m'enrouler dans une couverture, attendre que le sommeil fasse de moi une passagère clandestine vers un nouveau monde sans toi. Mais je n'y arrive pas.

Alors je décide de marcher.

Tout Rouyn-Noranda est encore endormi, drapé d'un silence fragile. Quelques camions se dirigent vers la 117 avec leur chargement et une vie qui se compte en kilomètres. J'imagine ces hommes et ces femmes, leur existence réduite à des chiffres, des distances, à des heures interminables sur la route; leur fidèle compagne. Je me demande s'ils se sentent aussi seuls que moi en ce moment.

J'ai l'impression qu'il y a si longtemps que je t'ai vu. C'est absurde, bien sûr, je sais. Ce n'était qu'hier, ou peut-être tout à l'heure. L'absence distord le temps. Elle l'étire, le comprime, le rend illisible. Je marche encore, remontant la rue Perreault, suivant un chemin que mes pas connaissent par cœur. À cette heure et par ce temps glacial, tout ici n'est qu'un écho de ses jours bruyants. Pas de klaxons, pas de rires égarés. Juste la respiration lointaine de la ville qui sommeille, et moi qui erre comme un fantôme entre ses artères désertées.

Quand j'atteins le bord du lac Osisko, la matinée commence à s'effiloche. Son eau est lisse, impassible, comme si elle refusait d'être le témoin de mes pensées en désordre et de mon cœur en pagaille. Je m'approche de la passerelle qui longe le lac, mes doigts glissent sur la rambarde froide.

C'est ici qu'on a passé notre dernière soirée.

Assis sur le vieux banc, les jambes étendues, les yeux perdus dans l'immensité sombre du géant d'étoiles. On n'avait pas besoin de parler. Le silence entre nous n'était pas encore un mur, juste un espace où se mêlaient la fatigue et la certitude que quelque chose se terminait.

« On reviendra », avais-tu soufflé à demi-mots.

Je m'étais contentée d'un sourire. On savait tous les deux que ce n'était qu'un leurre.

Les adieux se perdent ici, dans la noirceur du lac, dans les reflets des lampadaires sur l'eau. Ils se diluent entre les ondulations, deviennent des souvenirs informes, des murmures noyés sous la surface.

Je m'accroupis un instant, j'ai envie de toucher à cette eau interdite.

« Reviendras-tu vraiment? »

Ma voix est à peine un souffle, emporté par le vent.

Je pense à tous ceux qui, avant toi, ont quitté cette ville en promettant d'y revenir. Certains l'ont fait, le temps d'un été, d'un Noël en famille. D'autres ont disparu dans l'immensité des routes, avalés par des horizons plus vastes, des rêves plus grands.

Peut-être que toi aussi, tu seras englouti par la distance, par le bruit des villes plus grandes. Peut-être que, dans un an, cinq ans, nous nous croiserons au hasard d'une rue, et que nous hésiterons sur la façon de nous dire bonjour.

Ou peut-être que ce moment au bord du lac aura été le dernier, et qu'avec lui, c'est toute une partie de moi qui s'est enfoncé sous sa surface.

Le vent se lève, faisant frissonner l'eau.

Je ferme les yeux, inspirant profondément.

Il est temps de rentrer.

Mais avant, juste une dernière fois, je laisse mes souvenirs s'égarer dans l'obscurité liquide.

J'aimerais dire que je me sens en paix, mais ce serait mentir. Une partie de moi s'accroche à ce lieu, à cette promesse fragile que tu as laissé en suspens.

Un frisson me traverse. Est-ce le froid ou l'absence qui s'installe, je ne sais plus. Derrière moi, la ville s'éveille lentement. La vie reprend son cours, indifférente aux départs et aux adieux.

Je me redresse, hésite encore. Reviendrais-je aussi ? Je laisse cette pensée flotter sans réponse. Il y a des lieux que l'on quitte sans jamais vraiment repartir, des visages que l'on porte en soi même quand ils s'effacent du présent.